

Korsakov qui viole la règle, et la règle, pour une fois, avait raison ; raison au point de vue du sentiment de la scène, à son début et dans sa progression, raison au point de vue de la logique et de la beauté musicales.

Ce n'est point assez que l'enchaînement et l'opposition des tonalités soient altérés : dans le même esprit, Rimsky-Korsakov régularise l'écriture rythmique. Le premier chœur du prologue, par exemple, repose sur une combinaison de trois mesures à $3/4$ suivies d'une mesure à $5/4$; la chanson de la cabaretière mêle des mesures à $3/4$, à C et à $2/4$. Rimsky-Korsakov, nouveau Procuste, contraint de tels morceaux au battement d'un $2/4$ uniforme. C'est de la musique mise au carreau, quitte à retrancher ou à ajouter un temps par ci par là. Dans le cours du dialogue il sied aussi que la carrure soit obtenue : c'est une mesure, et non plus un temps, qui s'ajoute ou se retranche, là où Moussorgsky avait si librement et si minutieusement noté le moindre frisson de l'âme ou du corps, un mouvement du regard, une velléité du sentiment. Dans toute autre musique cela serait peu de chose, une simple toilette de l'écriture, et pas trop indiscreètement faite. Mais chez Moussorgsky il n'est pas un accent du rythme ou de l'harmonie, qui ne corresponde à la signification d'un geste ou d'un mot ; pas une modulation, pas une transition — ou une brusquerie — qui n'obéisse au flux et au reflux de la pensée. On n'a pas le droit d'y changer une note, un silence même ! A chaque correction de Rimsky-Korsakov on sentira l'expression, je ne dis pas : faussée, mais atténuée. Et le plus souvent, à ne regarder même que la musique, on constatera dans les irrégularités du texte primitif un sens plus fin du rythme ou de l'harmonie.

Nous ne saurions espérer que la Russie revienne de si tôt à une façon meilleure de glorifier Moussorgsky. L'influence de Rimsky-Korsakov lui survivra longtemps, et ne pourra que se déformer dans un sens de plus en plus défavorable. Mais il faudra bien qu'un jour ou l'autre paraisse enfin une édition française de *Boris Godounov*. Puisque nous avons un peu adopté cet art admirable, il convient que nous mettions notre honneur à en sauvegarder la pureté. Le texte original et intégral existe, tel que Moussorgsky a voulu qu'il fût. C'est lui que nous devons nous approprier. C'est avec lui que nous pouvons élever à Moussorgsky notre monument : et ce monument inattaquable proclamera que c'est nous qui l'avons le mieux aimé, et le mieux compris.

Gaston CARRAUD.

Critique et Dilettantisme

A PAUL DE STÉCKLIN.

Passez-moi la casse,
je vous passerai le séné.



LE 15 avril 1908, j'écrivais, dans ma dernière chronique de la saison : « Alors c'est fini pour cette année?... Pas tout à fait, puisqu'il y a encore le Vendredi saint : Litvinne et Van Dyck, je ne sais dans quoi ; dans du Wagner peut-être ? C'est bon, j'irai me coucher de bonne heure et, s'il fait beau ces jours-là, je cueillerai des fleurs dans les champs de bon matin : c'est encore meilleur que d'écouter la musique ! »

Et je suis, en effet, parti pour une promenade matinale. Elle s'est prolongée au-delà de toute prévision. La nature et la vie ont de ces traquenards !... J'ai longé, sandales aux pieds et sac au dos, le Rhin, le vieux Père-Rhin, plus riant que romantique, depuis la sainte Cologne, où le motif de Schumann a chanté dans mes souvenirs,

devant le *dombild*, l'adorable Vierge de Lochner, depuis Bonn, où j'ai passé une heure de recueillement dans la maison natale de Beethoven, vide miraculeusement d'esthètes et de « Cooks », jusqu'à Coblenz, jusqu'à Boppard, suivant par la pensée la barque de Siegfried et guettant, au flanc des grandes roches, l'écho de son cor héroïque, jusqu'à la falaise de Lorelei : « von hohem Stein schaut still mein Schloss tief in den Rhein ! » jusqu'à Bingen, jusqu'à Mayence, où le grand pont m'a fait songer encore au dernier lied de la *Vie du Poète*. Le dimanche, je rencontrais au bord de l'eau, dans l'ombre des burgs allongée sur les grandes prairies vertes, des bandes joyeuses, dansant aux sons d'invariablement harmonieuses, qui m'auraient fait douter à jamais de la musicalité de l'Allemagne, si leurs bassons en ribote et leurs batteries infatigables, répétant à satiété un *boum dzim* éternel, ne m'eussent apporté comme de vivantes bribes de la *Pastorale* et de la *Neuvième*. Ah ! railleuse Landowska ! vous qui parodiez si bien la fanfare de l'Hautil, que n'avez-vous entendu, dans leurs cadres champêtres, là-bas, au pied du Siebengebirge, les petits-fils de ces mêmes danseurs qui charmèrent, près du ruisseau, les premières années de M. de Beethoven ! Vous rendriez tout de suite hommage à la supériorité musicale des neveux de Rameau... et même d'Esprit Auber. Puis j'ai frappé, dans sa vaste cave, la tonne d'Heidelberg, et elle m'a aussi répondu par une phrase schumannienne ; — c'est effrayant la consommation de Heine et de Schumann que fait le voyageur, dans ces riantes contrées ! Enfin, j'ai traversé, toujours à pied, la Forêt-Noire, où chantaient les coucous, pas ceux qui apparaissent tous les quarts d'heure à leur lucarne minuscule, au-dessus de deux aiguilles blanches, mais les vrais, qui collaborèrent jadis avec le promeneur inspiré.

J'arrivai de la sorte au bord du Léman. Le trouvère Helvétique me l'avait prédit autrefois, dans une de ses plus jolies chansons : « Et quand de là vous entendrez Le train siffler comm' cœur en peine, Ne voudrez plus vous en aller. » Il ne s'était pas trompé, puisque me revoici seulement, après dix-huit mois d'école buissonnière.

Et je vais reprendre au *Courrier Musical* mes chroniques des Grands Concerts. Cela vous étonne ? et moi donc ! Depuis dix ou douze ans, chaque fois que j'ai soutenu quelque opinion marquée au coin du bon sens le plus terre à terre, mes amis, indulgents mais cabrés, n'ont pas manqué de crier au paradoxe. Eh bien ! ils peuvent aujourd'hui la pousser, leur exclamation. Vraiment oui, je m'avoue paradoxal, follement paradoxal de continuer à écrire sur la musique, alors que, pendant une année, je viens de pâlir sur un bouquin de philosophie, un gros bouquin grave, ordonné, lourdement charpenté, tout gonflé d'arguments serrés et copieux, où je prétends démontrer, aussi clair que deux et deux font quatre, qu'il n'y a pas de beau absolu, que la notion d'idéal est une spéculation vide de sens, que le plaisir esthétique, purement physiologique et individuel, n'est qu'une manifestation de la pesanteur, résultat de mouvements oscillatoires dans les tissus de l'homme et que, partant, la critique d'art est une billevesée d'esprits dogmatiques et métaphysiciens. Et c'est dans cet état d'esprit que je viendrais parler ici des œuvres musicales et de leur interprétation !...

Vous me direz que je n'avais pas attendu de construire un appareil de raisonnements rébarbatifs, pour refuser tout caractère objectif à la beauté musicale. Eh ! ma foi, oui ! C'est là d'ailleurs ce qui me console et c'est pourquoi je reprends sans honte le double collier dominical, le beau collier de sons, que l'on enfle tous les huit jours au Châtelet et à la salle Gaveau. Je le reprends d'un cœur léger, car, après tout, chers lecteurs, je ne vous ai jamais raconté autre chose, le long des colonnes de cette revue (et Dieu sait si j'en ai rempli des colonnes !) que mes petits plaisirs et mes petites fureurs derrière le dos de M. Colonne ou celui de M. Chevillard. Il faut croire que cela vous amusait, puisque vous me lisez. Dès lors, je puis continuer. Comme mes réactions en présence des sonorités orchestrales n'ont *en soi* aucun intérêt, il est aussi tout

à fait indifférent *en soi* que je continue, ou non, mes exercices de sensibilité musicale. Mais nous serions bien bêtes de vouloir être logiques et de nous priver d'un amusement qui ne fait de mal à personne, si cela « charme un temps notre ennui », moi d'aligner des alinéas et vous de les parcourir.

Je vous vois d'ici hausser les épaules, gent chagrine, qui voulez que l'on parle sérieusement de la musique. Mais j'en parle très sérieusement, je vous prie de le croire ; tout ce qu'il y a de plus sérieusement. Seulement prétendre que c'est un sacerdoce d'en parler, vous me le demanderiez en vain. L'art est un divertissement, le plus exquis, le plus noble, le plus essentiel de tous à ceux qui en comprennent la volupté parfaite ; mais c'est un divertissement et vous ne me le ferez jamais prendre pour autre chose. Il est d'ailleurs en bonne compagnie, avec les mathématiques pures, la métaphysique et l'amour (divertissement primaire, au double sens élémentaire et primordial du mot). Mais vous me l'avouerez, si vous êtes sincères, sauf s'alimenter, se vêtir sous les latitudes inclémentes et — si l'on n'est pas né rentier — gagner juste ce qu'il faut pour accomplir ces fonctions de conservation, tout le reste est superflu et n'a que la valeur qu'on lui attribue. Certes, je parle respectueusement de l'art, comme je parlerai toujours respectueusement des mathématiques, de la métaphysique et de l'amour. Je ne ris pas du bonze qui tourne un moulin à prières, ni du poète un peu pochard à qui suffit une maritorne bien en chair. Mais, comme la liturgie de l'un et l'illusion de l'autre, la musique est affaire de sentiment, et je dis simplement « j'en doute ! » — je le dis du reste très gentiment — à quiconque prétend posséder le « mot » du coffre-fort aux certitudes, car le métal de ce coffre-fort n'est pas encore forgé. Mais, au fait, je ne serais donc pas si paradoxal que cela, en parlant des Grands Concerts quand je ne crois pas à la critique ? Evidemment non. D'ailleurs, on a beau faire, on n'est jamais paradoxal ; tout, en tout, dépend du point de vue. Quand André Devambez, il y a deux ou trois lustres, commençait à peindre les places et les rues, les villes et les champs d'un cinquième étage ou du haut d'un peuplier, on le trouvait amusant mais paradoxal. Or, aujourd'hui nous reconnaissons déjà très bien, pour l'avoir contemplée de la sorte, sur vingt photographies, la Tour Eiffel vue par le sommet. Et l'hôtelier suisse, qui vient de faire peindre, sur la façade de son établissement, une enseigne à l'envers, pour la commodité des aviateurs, est simplement un brave homme dans le mouvement... de haut en bas.

Les romanciers populaires ne paraissent paradoxaux à personne en parlant des aventures de Solange et du bel ingénieur brun, quoiqu'ils ne puissent jamais justifier la légitimité d'une telle flamme, et c'est au contraire, M. Paul Bourget, ce critique des cœurs, qui commit un véritable paradoxe, lorsqu'il prétendit démontrer les motifs de nos passions, comme si nos passions avaient des motifs !

Si je parle de mon sentiment sur les œuvres musicales, c'est parce que j'appartiens à la catégorie des amoureux à épanchements. Je trouve, comme Chimène, qu'on ne peut « trop promettre aux feux de notre amour, la douce liberté de se montrer au jour ».

En cela d'ailleurs, je diffère totalement des sceptiques et des dilettantes, pauvres diables qui ne jouissent de l'art que par perversité intellectuelle. Les malheureux — et peut-être, ô lecteur, appartenez-vous à leur lamentable cohorte — les malheureux ! ils vont au théâtre, au concert, au salon, au musée, pour *goûter et comparer*. Ils apportent avec eux, non pas la férule des pédants, non pas la toise, la jauge et les balances des critiques scientifiques (brrr !) mais des besicles qui scrutent, des lorgnettes de blasés qui analysent et une bouche dédaigneuse qui ne rit plus, ne crie jamais et ne sait que sourire ou faire « peuh !... » du bout des lèvres.

Si vous voulez que nous soyons amis, laissez-moi là ces attitudes averties ! allez

à l'art comme les enfants vont au jeu, d'un cœur candide et d'une âme simple ! apportez à l'Opéra ou à la Comédie votre cœur, vos sens, vos préjugés sentimentaux, tout ce que vous voudrez. Mais, de grâce, laissez votre cerveau dans le couloir avec votre pardessus ! Amusez-vous ou bâillez à la bonne franquette ! Délectez-vous ou fuyez la pièce qui vous ennue ! Mais que votre plaisir ne tienne pas tout entier dans l'orgueil de votre malignité, gros bêta de connaisseur, qui sacrifiez la joie de vos sens à l'élé-gance de votre esprit !

Et quand je crierai bien fort, cet hiver, mes enthousiasmes ou mes aversions, dites-vous : « Cela n'a aucune importance ; mais voilà tout de même un lapin qui ne s'embête pas au concert ! »

Jean d'UDINE.

Tribune Libre

La Schola et le Conservatoire



la lettre que j'adressai au *Mercure de France* le 5 juillet dernier et où j'émettais quelques réflexions sur un article de M. Marnold concernant la *Nationale* et la *Schola*, M. Marnold se contenta de répondre avec un laco-nisme navrant et de qualifier tout au plus mon épître d'« amusante ».

Mais voici que M. Emile Vuillermoz, dans le *Mercure* du 15 septembre, empoigne d'une main robuste la cause de M. Marnold et nous donne sur le même thème une abondante dissertation copieusement assaisonnée de métaphores, que j'estime encore plus divertissante que mon innocente épître, mais à laquelle je ne répondrai pas aussi succinctement que M. Marnold. Chacun son goût.

M. Vuillermoz, on s'en doute, ne s'y montre pas d'une tendresse farouche envers M. Vincent d'Indy et sa *Schola*. Que dis-je ? Il n'y va pas par quatre chemins. Perdu, ô scholistes mes amis, l'effort de sept années ! Déçus les espoirs de ceux qui crurent — les benêts — à cette institution et à sa trop illusoire utilité quand M. d'Indy s'avisait de la fonder ! Et le Conservatoire ? A la bonne heure, celui-là marche tout seul. Tout en convenant que les « vices de l'esthétique conservatoriale sont assurément nombreux et notoires » M. Vuillermoz attend beaucoup des « semences fau-réennes » qui « germeront peut-être », dit-il, rue de Madrid.

D'après M. Vuillermoz la fonction de directeur du Conservatoire « pourrait en somme constituer une retraite honorable pour quelque haut parlementaire frotté d'art ». On ne voit pas bien ce que deviennent les « semences » dont il est parlé plus haut si, d'après cette étrange opinion, on n'en peut faire un mérite au savant musicien placé à la tête de l'école officielle. Tout le monde s'est plu à voir en M. Fauré autre chose qu'un homme de paille qu'on n'aurait mis là que pour « occuper congrûment » un fauteuil resté vacant. Comment s'expliquer autrement la sanglante campagne entreprise contre « l'hydre débonnaire » de M. Dubois, la véritable croisade menée avec une si réjouissante vigueur contre cette « honorable nullité » ?

Chaque fois qu'il s'agit de dresser une liste des compositeurs sortis du Conservatoire on ne manque pas de nous présenter le trio Debussy, Ravel, Schmitt. M. Vuillermoz ajoute : Février, Ladmirault, Aubert, Ducasse et « autres frères ennemis ». Ce sont fruits de « la méthode simpliste » jadis en honneur sous la direction Dubois.